

# Une... bite pour Marion



## Marion.

Je m'appelle Henri, ma sœur Françoise. Ma sœur à dix-huit ans, moi, à peine dix-sept, mais nous sommes dans la même classe. Dû au fait que j'ai sauté une classe. Nous sommes en terminal.



Françoise, Marion et moi Henry

Marion est la meilleure amie de Françoise, elle est incontestablement une très belle femme, elle porte une très belle poitrine, pas trop lourde, sans soutien gorge,

quand même un joli part-choc. Elle porte pratiquement toujours un décolleté, ou on peut presque voir ses bitognos, elle n'est pas désagréable à regarder, je la trouve même belle. Ses Jambes sont fines, sans bas, une jupe ou une robe assez courte, même en hiver, avec une jolie culotte très descente, qui lui couvre ses jolies fesses d'un côté ainsi que sa mouchie et son plumeau de l'autre. Elle aime bien montrer sa chatte et son plumeau à tout le monde, elle cherche toutes les occasions pour cela, elle a l'air d'avoir un penchant pour moi, pour ma bite. Elle ne veut d'ailleurs qu'une petite bite, elle n'aime pas les meque avec des grosses bites. Une très belle femme. Seulement il y a un problème, même si elle n'est pas désagréable et qu'elle est belle, en détachant les syllabes, je... n'en... veux... pas, mais elle ne se lasse pas de me tourner autour.

Elle a une mauvaise habitude, elle raconte ses exploits sexuels, vrai ou faux plus faux que vrai, à qui veut l'entendre, qu'elle va jouir avec des filles et des garçons chaque jour, qu'elle se fait prendre par-devant, par-derrrière, des fois les deux ensemble. Et même dans la bouche. Moi, je ne l'écoute plus, du moins j'essaye.

Elle a déjà dit à Françoise, à plusieurs reprises, qu'elle me voulait, elle veut baiser avec moi, avec ma petite bite, elle me veut comme son meque. Il est bien évident, que je ne la veux pas. Françoise le sait et lui a mainte fois dit. Elle ne lâche pas. Marion lui répond :

– Ton frère me plaît, je le veux et je l’aurais, il m’appartient. Françoise riait de cela.

– Il n’appartient à personne, il est un solitaire.

Notre première sortie éducative de la classe, pour trois jours, dans le car qui nous a emmené, elle a viré sans ménagement ma voisine pour être à côté de moi.

– Fou le camp toi, c’est ma place, à côté de MON meque.

– Marion, je ne suis pas TON meque, du moins pas encore.

Je me fous en fait de celui ou celle qui s’assoie à côté de moi, s’il me fout la paix. Ce n’était pas le cas avec Marion, nous n’avions pas encore démarré, qu’elle se pendait déjà à mon cou pour m’embrasser.

Bon, dans l’ennui, je l’ai laissé faire, c’était mon erreur fatale. Elle a sauté sur l’occasion, elle à plongée sa main directement dans mon short, j’ai réussi cette fois encore, au dernier moment à la stopper.

– Je veux que tu me baises, me dit-elle doucement.

– T’es conne ou quoi, ici ? Dans le car ?

– Si tu le veux ? Je le fais dit-elle.

– Marion, n’inverse pas les rôles, ce n’est pas moi qui veux baiser, mais toi !

– À l’arrivée ?

– Dans le dortoir des filles ? où des garçons ?  
Environ vingt-cinq filles, autans de garçons.  
Marion ne dit plus rien, elle en reste sur sa soif de cul.

– Pourquoi moi ? Demandé-je encore, tu côtoies chaque jour comme tu le dis, des tas de jeunes avec des grosses et des petites bites qui voudrait bien te défoncer, non ? J’ai touché dans le mille. Elle se retourne, me prend par le collet, m’attire contre elle et hargneuse me répond.

– Henry, tu ne comprends rien du tous, mais rien de rien. Lorsque tu achètes une glace, pourquoi au chocolat, et pas au café ? Tu es ma glace au chocolat, c’est toi que je veux et pas un autre, cela fait un an que tu me repousses et pourtant je suis prête à tous faire pour toi, tu dois t’en rendre compte, tu es MON meque

– Mais, des à côtés, tu ne t’en privés pas. Te faire sauter avec les autres. En plus, je ne suis pas TON meque

– Si tu savais mon pauvre Henry, dit-elle. Elle se lève, je peux me rendre compte qu’elle pleure et vas s’asseoir seul dans le fond du car.

Françoise vient s’asseoir à côté de moi.

– Vous vous êtes battu ? Demande-t-elle.

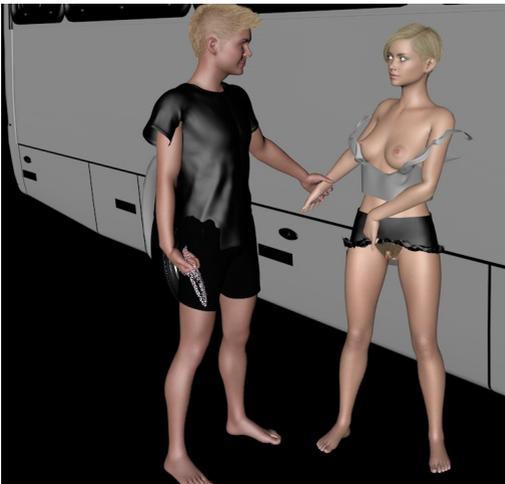
– Non, mais elle me demande pourquoi j’achète une glace au chocolat et pas... au café, par ce que... Elle a raison Françoise, je crois, je suis un

goujat, mais elle doit comprendre que je ne veux pas de gonzesses, pas maintenant, plus tard peut être.

Marion, après avoir séché ses yeux, revient bien vite près de moi, elle pousse Françoise de côté pour s'asseoir contre moi bien sûr que Françoise lui laisse volontiers sa place. Incontestablement, elle m'aimait, Françoise l'avait bien vu. Elle n'a plus rien dit, elle a pris mon bras des deux mains, puis elle a posé sa joue sur mon épaule, de temps en temps, caressait mon bras, m'embrassait dans le cou, mais elle restait tranquille.

## La visite

À l'arrivée, nos mouvements étaient très restreints, continuellement surveillé par un ou une éducatrice.



Si, une fois,  
pour la visite  
d'une usine,  
nous nous  
retrouvons  
Marion et moi  
seule entre  
deux autobus.  
Elle me tire  
contre elle,  
enlève sa  
culotte qu'elle  
me remet dans  
la main,

remonte sa jupe sur son ventre.

– Baise-moi Henry merde, je ne peux quand même pas te laisser indifférent non ? Tu ne vas pas me dire que je suis affreuse, que je ne te plais pas ? Merde Henry.

Sa chatte était belle, elle luisait au soleil, sa forêt vierge bien ordonnés laissaient entrevoir les petites lèvres rosa du con de Marion, qui était bien fermée, mais ruisselait de cyprine, je pouvais voir qu'elle mouillait abondamment. J'avais envie d'y toucher, de prendre cette huître dans ma bouche, je tendais déjà ma main.

Le chauffeur du car qui avait des envies de pisser m'a sauvé. À sa vue, j'ai fait disparaître la culotte de Marion dans ma poche, je l'ai prise par le poignet et nous avons rejoint le groupe, pour continuer la visite de l'usine.

Jusqu'au départ, c'est la seule occasion que nous ayons eue, mais elle est restée tout le temps à mes côtés, me prenant le poignet chaque fois que cela était possible, très souvent elle plongeait ma main sous sa jupe, sur sa chatte trempée ou me tenait par la ceinture de mon short, pour que je lui caresse sa soute à bite, un doigt dedans, elle était très étroite elle était toujours sans culotte, qui se trouvait dans ma poche. Elle voulait encore une fois tenter sa chance dans le bus au retour.

À la montée, elle me tira, plus tôt, elle me poussât dans l'arrière du bus, bien caché des yeux des éducateurs. Elle ne me demanda même pas que je lui rende sa culotte, j'avais même oublié, jusqu'à ce moment.

Elle s'assied, regarde ou se trouvent les éducateurs et voulait de nouveau descendre mon short,

après avoir enlevé sa jupe et son corsage me présentant sa belle nudité, elle était vraiment belle. Cela devenait pour moi dangereux, elle était vraiment appétissante. En fait je la trouvais gentille comme tout, mais encombrante.



Je lui ai, bien entendu, repoussé sa main, mais elle ne se démonte pas, se cale contre le fauteuil et entreprend de se masturber. L'intérêt m'a pris, j'en étais fasciné. J'avais envie d'y mettre mes doigts, de la branler moi-même, de mettre ma bouche, de boire sa cyprine.

– Pourquoi te pends-tu à moi ? Lui demandé-je, espérant cacher mon zob qui prenait des formes astronomiques.

– Tu vois ! Répond-elle presque tous les garçons que je connais ont une grosse bite, j'en ai peur et je ne veux pas de grosse bite. En plus, je t'aime vraiment.

– Et si moi aussi j'avais une grosse bite, y as-tu pensé ?

– Je ne le pense pas, je suis plus que sûr que tu as une bite toute normal, tu ne peux pas avoir une grosse bite, fais-moi voir, j'en serais certaine.

J'avais, à ce moment une envie folle de la caresser, de mettre ma main dans son huître, de la faire jouir de lui montré ma bite en érection. L'arrivée de Françoise, me sauvât.

Sur le chemin du retour, je fais part des craintes de Marion au sujet de la grosseur des bites des garçons

– Ne te fais pas de souci pour elle, elle à bientôt vingt ans, elle doit savoir ce qu'elle fait. Je vais quand-même parler avec elle.

Après le départ de Françoise, ma bite était retombée à zéro. Elle continua, ou recommença à se branler assidûment, ce qui n'était pas pour me déplaire, les mouvements rapides de ses doigts dans sa mollusque m'impressionnait, j'ai l'impression que cette petite salope savait le trouble qu'elle me faisait. Puis elle se retourne pour pouvoir me prendre dans ses bras et éjaculer sur mes cuisses.

J'avais vraiment envie de la baiser et moi comme un connard, je restais avec elle, je ne cherchais pas à m'éloigner, en fait, e la provoquait même. Je la prenais également par la main. Si elle continue, elle va réussir son coup.

Je crois, elle avait déjà gagné, je ne cherchais plus à me séparer d'elle, pendant les pauses, on descendait du car, je la tirais par la main ou elle me tenait par l'élastique de mon short qui lui montrait mes fesses.

– Henri, tu as des jolies fesses, un beau cul.

– Toi aussi.

Pour remonter, la même chose, elle espérait réussir à me descendre mon short, me caresser mon cul ou ma bite ou les deux, mais rien à faire. Ma chère sœur, me sauvait dans mes situations précaires, elle vient cette fois pour nous annoncer.

– Marion, Henri, nous avons le bal, en fin de semaine, ne pas oublier.

Je suis persuadé qu'elle venait exprès, pour qu'il ne se passe rien. J'étais bien content qu'elle fasse irruption aussi souvent, mais j'avais vraiment envie de la baiser maintenant, elle m'a amorcée, je bande. Je bande en pensant à elle.

Dans la cour de l'école, elle a réussi à me coincer, dans un coin, elle n'avait pas de chance, je portais un pantalon, de ce fait ne pouvais pas me le descendre, elle avait ôté sa culotte, qu'elle mit dans ma poche, elle releva sa jupe et me mis ma main dans sa cramouille. Voilà la salade.

Sa cramouille était trempée, pissait la cyprine comme une fontaine. Mes doigts se remuaient dans son huître, elle se tenait des deux mains à mon bras pour ne pas tomber, elle se remuait, pendant que je lui massais ses parts-choc avec ma bouche, mes dents et ma langue. Elle ne tenait plus en place.

Enfin elle éjaculat, je la soulevais en la prenant sous les fesses, la plaquait contre le mur, ma bouche contre ses seins, deux doigts dans son cul. Ses bras étaient noués autour de mon cou son nez sur mon épaule, elle reprenait son souffle, tout étonné de ce qui lui arrivait. Elle me murmure dans l'oreille

– J'ai beaucoup aimé, c'est la première fois que l'on me fait ça.

Ma bite était devenue énorme dans mon pantalon, mais par chance pour moi, elle ne pouvait pas le voir. Je savais que j'avais perdu, je savais que je ne tiendrais plus bien longtemps, au plus tard, au cours de sport la semaine prochaine. Elle me plaisait de plus en plus.

## Le bal.

Ce samedi, nous nous sommes préparé pour le bal, qui est organisé pour ceux qui passent le bac. Marion est très intéressée que je vienne, elle sait qu'il y a des tas de coins et de recoins où l'on peut se rencontrer discrètement, elle est même venue chercher Françoise.

Je suis arrivé assez tard, Françoise se collait contre un garçon, assez beau-gosse, ils se roulaient des pelles à tout cassé. Marion avait bu, deux ou trois verres d'alcool, un peu trop à mon goût, mais elle m'attendait, elle s'accrocha dès mon arrivée à mon bras. Elle se vautrait contre moi, cherchant toutes les occasions pour m'embrasser. Ce qui ne me dérangeait pas, les autres filles me laisseront tranquille.

Françoise à trouver un coin discret pour elle et son Jules et les voilà qui se fricotaient le museau. Bien caché du regard des curieux. Laisant tomber lentement leur vêtement au sol. En fait, Françoise n'avait pas grand-chose, une jupe, un corsage et une culotte, pas plus. Je crois, c'était la deuxième fois qu'elle baisait, mais elle aimait ça.

Leurs mains se promenaient sur leurs corps ! Sur les seins, les fesses, les couilles, la chatte. Ils prenaient tout ce qu'ils trouvaient dans leur bouche. L'un tournait

le gland de l'un entre ses lèvres, l'autre mordillait les mamelons de l'autre. Leur bas-ventre était trempé, silencieux, ils ne l'étaient plus et tranquille non plus.

Les mains se déplaçaient très vite et le bas ventre du garçon, également. Françoise s'y connaissait en branlage de grosse queue, mais le meque en avait une de tout ce qu'il y a de plus normal.

Elle passe bien dans ma main pense Françoise, même bien raide je peux encore bien la manipuler. Elle la prend dans sa bouche, je la sens bien sur ma langue et sur mon palet, le goût de son liquide ne me dérange pas, bien au contraire. Je trouve tout ça très plaisant, se dit-elle.

Elle léchait, suçait, aspirait la bite de ce garçon devenue très raide, dure, très appétissante, mais aujourd'hui, elle voulait se faire baiser.

Elle tira donc cette bite doucement dans sa cramouille, qui pissait la cyprine comme une fontaine. Elle frotta le gland de ce garçon, quelques aller-retours dans sa chatte, entre ses lèvres qui s'écartent d'instinct. Elle frémit. Puis elle le fait glisser dans sa moule, doucement, lentement.

Le garçon râle, et enfonce son dard entre les chaires de Françoise, qui lui masse son gland au passage et lui pousse son cul contre elle pour entrer plus facilement. Françoise reçoit des multitudes de petits plaisirs, des fourmis dans les jambes et le ventre en retour

et le garçon qui lui masse ses jolies fesses ! Mord, lèche, suce, Titille ses nichons. Elle ne peut plus se retenir, elle reçoit ! Ses tremblements, ses sursauts.

Les corps serrés l'un contre l'autre échangent leur sueur, leur chaleur, leur douceur. Elle n'est plus sur terre, la jouissance devient de plus en plus forte, elle va bientôt exploser. Ce jeune garçon la prend dans ses bras pour la serrer contre lui et, dans un râle et un cri de Françoise, ils éjaculent ensemble. Françoise à son tour attrape le garçon, lui serrant son cul contre sa mouchie. Elle ne bouge plus. Interdisant également ce garçon de se mouvoir, elle est comblée.

Marion voulait absolument danser avec moi, m'embrasser, j'étais près pour la baiser.

– Oh merde Marion tu pus l'alcool.

Elle réussit tout de même à glisser ses mains dans mon pantalon, prenait maintenant un vrai plaisir à me caresser les fesses, s'apercevant que je ne la repoussais pas. Comme déjà dit, elle me plaisait cette fille, mais je ne la voulais pas, pas encore. J'étais pris entre deux feux, une force me disait ; baise-la, l'autre me disait : Non pas encore, plus tard, je crois. Elle a gagné, j'ai vraiment envie de l'embrasser, de la baiser.

Marion n'avait toujours pas de culotte, je vous jure je lui avais rendu la sienne. Elle à réussi à me tirer

dans un coin désert, elle voulait me faire mon affaire, elle voulait se faire baiser.

– Henri s’il te plaît, baise-moi, j’ai vraiment envie de ta bite et depuis très longtemps déjà, j’ai absolument envie de ta bite.

Elle avait fait tomber sa jupe et son corsage, elle n’avait pas plus, se serre contre moi. Je me décide donc de la baiser, j’en avais envie, mais surtout, elle me plaisait de plus en plus. Mon t-shirt est tombé, elle passe ses mains sur mes fesses.

– Henri, va doucement, ne me fait pas mal, je suis pucelle.

J’ai stoppé net. Pour moi, c’est une surprise, un choc, je me suis figé, avec tous ses contes, qu’elle nous avait raconté, je croyais... Non, elle est pucelle. Je remonte promptement mon pantalon, je la prends dans mes bras, la caresse.

– Marion, c’est vrai ce que tu viens de me dire ? Tu es vraiment pucelle ? Elle baisse la tête et se met à pleurer. C’est à ce moment que j’ai commencé à l’aimer

– Oui Henri, je suis vraiment pucelle, je ne raconte que des conneries pour me rassurer, j’ai vraiment peur des garçons, j’en tremble, j’ai vraiment peur de leur grosse bites.

Sans réfléchir, j'ai fait une grosse bêtise, ou peut-être que non ?

– Marion, tu es à moitié saoul, je ne vais pas te dépuceler maintenant et pas ici. Par contre, je te promets, je ferais l'amour avec toi, je te dépucellerai, si tu n'as pas bu et si tu es bien sûr, de vouloir le faire. Elle se défend, me retenant par la main.

– J'en suis bien sûr, Henri, depuis plus d'un an que je veux que tu me baises, que je veux que tu me prennes mon pucelage Henry, je t'aime si fort.

– Mais tu as menti, à tout ton monde, même à Françoise et à moi.

– Non, Françoise le savait. Fais-moi l'amour Henri, je veux ta bite, je veux te donner mon pucelage. Elle pleure.

– Je te l'ai promis, et je tiens toujours mes promesses, je t'aime bien aussi, habille-toi, nous sommes un couple maintenant, prends mon bras.

Marion pleurait toujours, elle se rendait compte des conneries qu'elle avait faites, me demanda à plusieurs reprises :

– Henri, tu m'as promis, c'est vrai ? Embrasse-moi

- Je te l’ai dit, oui, chose promise chose du. Tu sais quoi Marion ?
- Quoi ?
- Je t’aime bien, tu pourras devenir ma gonzesse. Nous nous sommes embrassé, et pendant toute la semaine, elle ne ma pas lâchée.

Elle à l’autorisation de passer les trois jours vendredi, samedi et dimanche chez nous, elle rentrera le lundi. Je ne l’avais jamais vu aussi heureuse, elle n’arrêtait pas de nous embrasser, Françoise et moi. Elle était persuadée que son jour était arrivé.

- Henry, tu n’as pas oublié ?
- Quoi-donc, demandé-je en souriant, mais je savais ce qu’elle voulait et je le voulais aussi, lentement, je m’étais mis à l’aimer.
- Tu as oublié, tu m’as promis...
- Oui, je t’ai promis et je n’ai pas oublier, rassure-toi, moi aussi je te veux maintenant.
- Bon les enfants, dit maman, Josiane couchera dans le lit avec Françoise, je pense que le lit est assez grand pour vous deux. Nous, nous sommes invités, nous ne rentrons que dimanche dans la soirée. Vous avez de l’argent, suffisamment, dans le réfrigérateur, vous ne mourrez pas de faim. Henry, je te les confis, tu fais attention à elles, qu’il ne leur arrive rien.

Lorsque le chat n'est pas là, les souris dance. La porte de la maison n'était pas encore fermée, que Marion se jetait déjà sur moi.

Elle en tremblait, son corsage était tombé, elle roulait ses bras autour de mon cou. Mes mains étaient passées sous la jupe, et comme attendu, Marion ne portait pas de culotte. Même dans son sac de vêtements de rechange, elle n'avait pas apporté de culotte. Elle voulait passer les trois jours sans culotte, et comme elle se trouvait très bien à poil, je pense qu'elle ne voulait pas s'habiller.

Sa jupe tombée à terre, elle ne l'a pas remise, et se balade accrochée à mon bras ou à mon cou à poil. Elle me chuchote dans l'oreille

– Henry, j'ai vraiment envie, allez, vient.

– Marion, j'en ai également envie, mais j'ai faim, je veux manger d'abord. Ensuite, nous avons deux jours et trois nuit, pour ce que nous voulons faire, c'est suffisant.

Dans un soupir, elle accepte, elle sait maintenant dans peu de temps, elle passera à la casserole.

Assise sur mes genoux, ses mamelles directement sur mon nez, je prends ses bitonios dans ma bouche, mes jambes sont trempées tellement elle mouille même mon short en a pris.

Elle passe ses mains dans mon short, pour me masser le cul. Elle voulut encore attraper mon zob, mais Françoise nous appel pour manger, ce sera pour plus tard. J'avait apporté une bouteille de champagne, que je glisse dans le réfrigérateur, avec les glaces, personne ne le savait.

Pendant le repas, elle avait coincé sa main sur mon cul, entrant même ses doigts dedans.

Après chaque bouchée, elle devait m'embrasser, elle ne tenait plus en place. Elle cour maintenant pour débarrasser et nettoyer nos couverts. Je la trouve belle, nue dans la cuisine, dansant d'un pied sur l'autre, courant dans la salle à manger, et enfin elle se jette sur moi.

Ses deux jambes autour de ma taille, mes mains sous ses fesses mes doigts dans son cul, sa bouche ne décolle plus de la mienne, elle pleure de joie sa tête enfouie dans mon épaule, je la porte dans notre chambre.

– Marion, si tu veux te doucher, apporte deux serviettes de toilette friches, tu veux bien ?  
Pendant ce temps, je me déshabille et me jette sous les draps.

Ma Marion s'amène, avec ses deux serviettes, se plante devant le lit, me regarde encore toute tremblante.

– Qu'attends-tu ? Allez vient  
– je dois éteindre la lumière ? Demande-t-elle.  
– C'est comme tu veux

– J'éteins.

Elle vient me rejoindre, nous installons une serviette sous son cul, et nous commençons doucement à nous caresser. Je lui prends sa poitrine dans ma bouche, elle me caresse les fesses. Je m'aperçois qu'elle mouille, une vraie fontaine

– Henry, tu ne me fais pas mal ? Hein.

Elle reste en suspens, mon gland lui frotte sa chatte qui s'ouvre lentement pour lui laisser le passage. Il se glisse maintenant lentement dans son fourreau, elle a planté ses ongles dans mes fesses, elle veut que je l'embrasse, elle ne dit plus rien, mais respire très fort. Dans son ventre, une multitude de petits bonheurs la piquent, la brûlent, lui ronge dans sa moule.

Elle râle de plus en plus fort, ce sont des petits cris de souris qu'elle lance.

Une petite douleur apparaît, déjà disparut, elle me mord les lèvres, ma poitrine, me griffe dans le dos, les fesses, pour chaque coup de bélier un cri.

Ses mouvements sont de moins en moins ordonnés, ses petits cris ce sont amplifiés, elle me frappe, elle se contracte, elle m'embrasse, elle pleure. D'un coup, elle cris assez fort, j'éjacule dans son antre, elle éjacule également, me mordant la poitrine. Elle me serre contre elle, ne bouge plus, seuls des hoquets la font encore sursauter.

Après un moment, elle commence à se remuer, mon directeur toujours bien enfoncé dans son huître, elle

ne veut toujours pas que je sorte. Elle se roule sur moi maintenant.

– On recommence ? Demande-t-elle J’aime beaucoup, c’est pour cela que je ne veux pas de grosse bite.

– un peu plus tard si tu le désires, laisse-moi souffler.

Elle se redresse assise sur mes cuisses, cherche ma bite dans le noir. Elle pousse un cri effroyable. Ma bite dans une main, l’autre devant sa bouche.

## Explication

À quinze ans, j'ai surpris ma sœur dans notre chambre commune en train de se faire jouir. C'était la première fois que je la voyais faire.

Je suis rentré ce jour-là, je vois ma sœur sur son lit, le dos contre le mur, à poil, sur une serviette de toilette, ses deux doigts dans sa moumouille qu'elle entre et sort à grande vitesse on a l'impression qu'elle pisse, tellement c'est mouillé, comme elle a les yeux fermés, elle ne m'a pat vu.

Elle roulait le mamelon de son sein entre ses doigts, elle râlait tout ce qu'elle pouvait, se tortillait, sur son lit et moi qui avec des yeux énormes la regardait faire.

Elle ne m'a ni vue nie entendu. C'était la première fois que je voyais une mouchie, en plus celle de ma sœur.



Dans cet état et dans mon pantalon, ma grosse bite se dressait. Il faut dire, que j'avais une très grosse

bite, dix ou douze centimètres de circonférence et une très longue bite, vingt à vingt-deux cm de longueur, qui me faisait peur à moi-même.

Je voyais ma sœur et ma mère chaque jour à poil, tout était en ordre, nous nous promenions dans la maison très souvent à poil, mais ça, je ne l'avais jamais vu faire, je n'avais d'ailleurs jamais regardé la cramouille de ma sœur ou de ma mère d'aussi près, cela ne m'intéressait même pas, j'aimais mieux à m'occuper de mes cours.

Toujours est-il, j'étais planté devant elle, à quelque cm, pour la regarder. Je ne pus pas m'empêcher de prendre ma bite dans ma main.

Cette courge, elle m'a fait peur, se mettant à crier, de bonheur, puis de surprise en m'apercevant. Elle n'arrivait plus à respirer, elle était maintenant rouge écarlate devant moi, ses deux doigts toujours dans son huître.

– Que fais-tu la toi ? Me demande-t-elle.

– Tu le vois bien, je te regarde et si tu avais continué, je me serais branlé, par ce que tu es vachement excitante, ma bite pourra te le dire.

– Eh... tu m'as vue ?

– Bien sûr que je t'ai vue et entendu, maintenant je vais aller me soulager dans la salle de bain. Ce que je fis. À peine déshabillée, elle fait irruption.

– Henry, j'aimerais te regarder faire.

- Tu me fais chier à la fin, tu ne veux pas non plus me branler des fois ?
- Si, si tu le veux.
- Quoi ?
- Oui... te branler si tu veux ? Elle n'attend pas la réponse, elle prend ma queue dans ses mains. Merde Henry, tu as vraiment une grosse queue, je crois que ça ne plairait pas à Marion.
- Tu parles, celle-là. Je l'aime bien, mais elle me fait chier.

Françoise me branle lentement, repoussant délicatement la peau avec ses doigts, elle laisse glisser lentement une main d'avant en arrière et vis-versa, de l'autre, elle joue avec mes noyaux,

- Dis-moi Françoise, t'a déjà fait ça ?
- Quoi ?
- Ben... branler un meque ?
- Non, mais j'en ai vu pas mal se branler et je peux te dire que ta queue est énorme en comparaison.

Elle accélère doucement ses mouvements, Je commençais à avoir chaud, avec des tas de démangeaisons dans le ventre. Je trouvais que, ce qu'elle me faisait, cent fois meilleurs que ce que je me faisais seul. La cadence monte encore d'un cran, je transpirais, j'avais des problèmes pour rester tranquille.

– Tu veux que je prenne ton gland dans ma bouche ?



J'étais incapable de répondre, ce qu'elle prie pour une affirmation. Merde, mais c'est vachement bon, les petits oiseaux tournaient autour de ma tête.

Elle continuait, donnant des coups de langue sur mon gland gonflé, prêt à éclater.

Aspirait avec force, une vraie profit. Elle accélère encore, je lui avais mis une main autour du cou, mon autre main s'accrochait à son sein, je la serrais fort, j'avais l'impression de lui faire mal, je me mis à râler assez fort, je me crispe. Je me contracte, de plus en plus fort et d'un coup, mon gland explose.

D'abord la bouche de Françoise se remplit très vite, mais je continue d'éjecter ma liqueur ! Sa figure, ses cheveux, sa poitrine, son ventre et le sol de la douche en sont remplies.

– Putain de merde dit Françoise recrachant mon sperme de sa bouche, tu en as éjecté aux moins deux litres, dit-elle, je pense à Marion, à ma place, elle se réjouirait.

– Il ne faudrait pas exagérer hein !

- Regarde par toi-même.
- Merde, laisse tomber ta Marion.
- Pourquoi ? Elle m’a dit : ton frère à certainement une petite bite, j’aimerais l’avoir, en plus il me plaît ton frère Henry, je le veux.
- Elle peu courir, elle croit que j’ai une petite bite. Ma bite n’est pas pour elle.

Plus d’un an s’est écoulé, Marion ne voulait toujours pas de bonhomme à grosse Bite, uniquement des bites normales. Henry par contre a changé d’avis, Marion est dans son lit et il l’aime.

## La grosse bite pour Marion

Marion après avoir poussé son cri de guerre, ma grosse bite dans la main me demande.

– Henry, met la lumière, met la lumière, je veux voir ta bite, je veux voir ça. Je mets ma lampe de chevet, mais Henry, ta bite est énorme, je croyais... tu m'avais dit... Merde et tu ma fourrée tous ça là-dedans ? Henry, fou moi ta bite dans ma cramouille encore une fois, avec la lumière maintenant, je veux le voir, mais c'était tellement bon, je veux recommencer, même avec ta grosse bite.



– Fais-le toi-même, enfile-toi dessus.

Ce qu'elle fit. Ce fut assez facile, droite sur ses genoux, elle n'avait aucune difficulté à faire entrer ma queue.

- Henry, henry, c'est merveilleux, elle entre toute seule, comme dans du beurre ta grosse bite.

Puis une fois dedans, elle sourit de plaisir, se laisse glisser lentement sur cette queue énorme, elle ajoute, les yeux fermer de plaisir.

– Henry, c'est promis, c'est ma queue maintenant, c'est ma bite, pour moi toute seule. Tu veux que je te dise ? Je n'avais jamais rien fait avec des garçons, tu es le premier qui a le droit de me caresser, je te jure que je ne le regrette pas, je ne regrette pas tas grosse bite. Je savais bien que je t'aimais, mais maintenant c'est encore mieux, je t'aime, avec ta grosse bite.